

La Ballade de l'impossible

Saisir l'instant

***Norwegian Wood / Noruwei No Mori* — Japon 2010, 133 minutes**

Anne-Christine Loranger

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

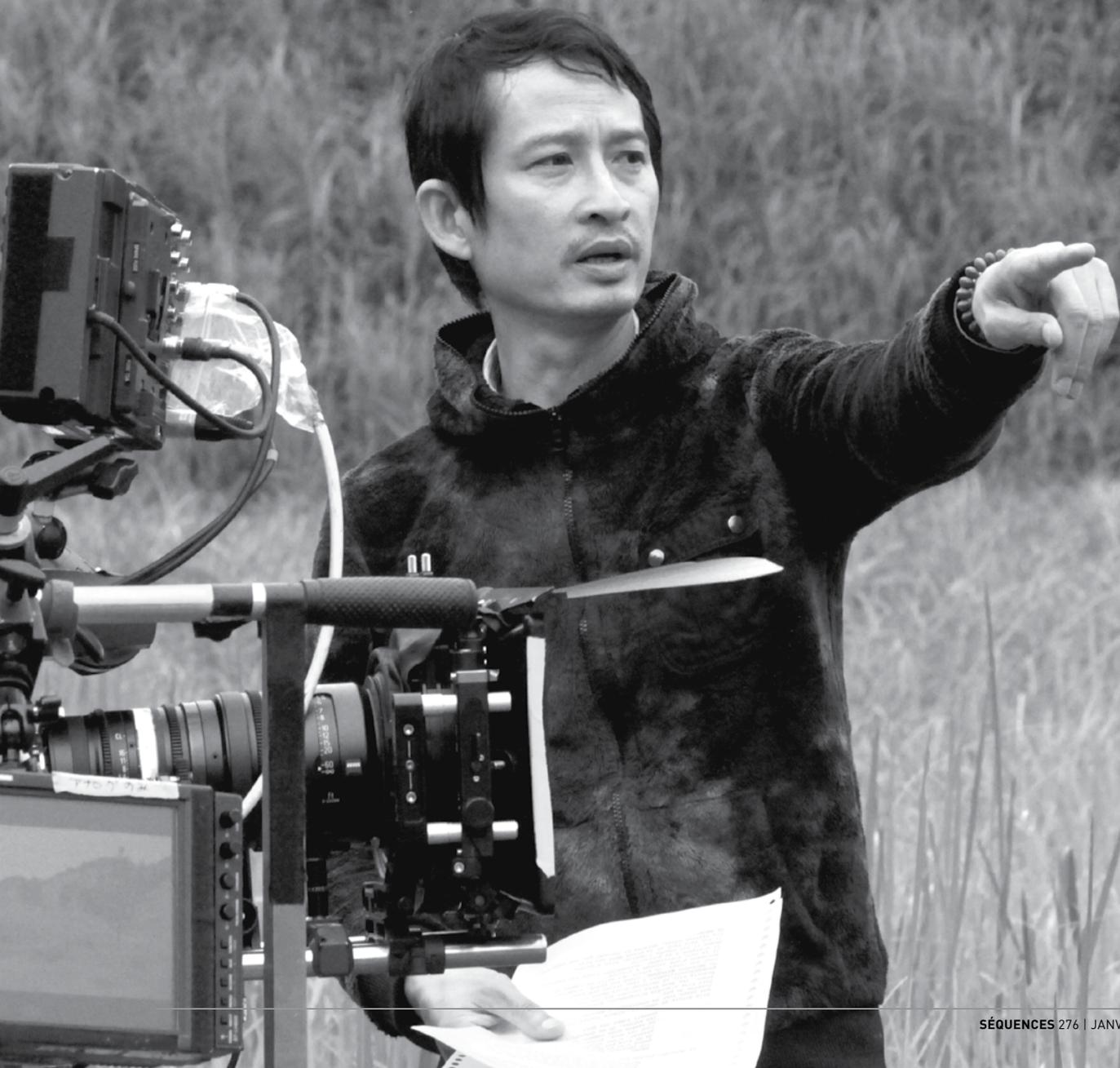
[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2012). Review of [*La Ballade de l'impossible : saisir l'instant / Norwegian Wood / Noruwei No Mori* — Japon 2010, 133 minutes]. *Séquences*, (276), 33–35.

La Ballade de l'impossible

Anh Hung Tran





La Ballade de l'impossible

Saisir l'instant

L'Odeur de la papaye verte nous avait brisé le cœur par son intime beauté. Avec **La Ballade de l'impossible**, Anh Hung Tran met ses capacités à saisir le lien entre deux êtres au service d'un projet plus complexe : saisir la seconde où les êtres s'égarer, à l'instant même où ils tentent de se rapprocher.

Anne-Christine Loranger

Le roman *La Ballade de l'impossible* de l'auteur japonais Haruki Murakami, publié en 1987, n'a rien du *best-seller* usuel. Son style sobre et ses personnages discrètement troublés, qui évoluent sans aventure (mais non sans drame), n'ont rien de la vache à lait recherchée par les éditeurs. Les treize millions d'exemplaires vendus dans le monde forcent à reconnaître que les troublants sentiments dépeints par Murakami trouvent un écho non seulement au Japon, mais partout ailleurs. Après plusieurs tentatives d'adaptation avortées, c'est finalement le cinéaste français d'origine vietnamienne Anh Hung Tran, récipiendaire de la Caméra d'or à Cannes en 1993 pour *L'odeur de la papaye verte* et d'un Lion d'or à Venise en 1995 pour *Cyclo*, qui a obtenu de tourner le film.

Lors de ses études de lycée, Watanabe devient l'ami du couple formé par Kizuki et Naoko, qui se connaissent depuis l'enfance. Lorsque Kizuki se suicide, Naoko et Watanabe se perdent de vue et partent chacun de leur côté. Deux ans plus tard, ils se retrouvent. Watanabe est un étudiant solitaire qui n'a d'autre ami que le playboy Nagasawa, lequel l'entraîne de bar en bar et d'une fille à l'autre. Fatigué de ces jeux qui ne lui apportent qu'une satisfaction furtive, Watanabe est heureux de reprendre contact avec l'évasive Naoko. Les deux jeunes gens se retrouvent au lit lors de l'anniversaire des vingt ans de la jeune fille, mais le maladroit Watanabe, ayant posé une question sur Kizuki, se voit repoussé par Naoko. Celle-ci disparaît alors, au grand désespoir de Watanabe. Quand il reçoit d'elle une lettre, écrite du sanatorium où elle est au repos pour soigner ses nerfs, Watanabe, toujours épris, a entre-temps tissé des liens avec la mignonne Midori, dont la solidité et l'humour teinté de perversité l'attirent.

Pris entre deux femmes très différentes, Watanabe devra faire son choix au milieu des labyrinthes de l'amour et de la mort.

Roman complexe, parfois opaque, *La Ballade de l'impossible* est à la fois chargé de la mélancolie typique de Murakami et rempli d'abondantes références à la sexualité. Si trois des personnages y trouvent la mort, l'auteur ne s'intéresse pas tant aux conséquences de ces décès qu'à la tension entre les pulsions de vie et de mort, de santé et de folie, représentées ici par les personnages de Midori et Naoko.

Anh Hung Tran donne la mesure de sa sensibilité en refusant de suivre Murakami dans ses méandres. Plutôt que de suivre la trame du roman de 446 pages à la lettre, il choisit de se concentrer sur la relation entre Watanabe et ses amours parallèles. Plutôt que de chercher à dépeindre le milieu étudiant des années 60 au Japon, il choisit de montrer les personnages dans ce qu'ils ont d'intemporel et d'universel. Plutôt que narrer une suite d'actions, il se penche sur les liens qui se tissent entre des êtres emprisonnés dans d'épaisses carapaces de non-dit. Plutôt que de narrer les histoires des six personnages principaux, il choisit d'en faire comprendre l'essence. Ce que le cinéaste, finement, nous révèle, c'est que tous ces jeunes, malgré leurs prétentions à la liberté sexuelle, ne cherchent que l'amour.

Le film transporte ses personnages dans divers types d'environnement, lesquels portent tous des charges émotives qui leur sont propres. D'abord vus au sein de lieux naturels d'un vert luxuriant, Naoko et Watanabe seront lentement amenés dans des paysages de neige, le blanc représentant le deuil en Asie. L'eau, omniprésente, s'y retrouve sous toutes ses formes : piscine, pluie, neige, marais, rivière, océan. On peut y voir le mouvement de la

Photo : La soif de tendresse et le besoin de se donner

vie qui entraîne le baigneur au large, mais peut aussi le ramener sur la grève, en autant que ce dernier trouve la force de nager.

La beauté saisissante des images de Tran n'a d'égale que le talent de ses interprètes. Non content de leur donner des scènes longues, souvent émaillées de dialogues très crus, le cinéaste pousse ses acteurs dans leurs retranchements. Entourés des belles prestations de Kiko Mizuhara et de Reika Kirishima, Kenichi Matsuyama et Rinko Kikuchi donnent la mesure de leur talent avec des performances étonnantes. Kenichi Matsuyama, par la soif de tendresse et le besoin de se donner qui portent toute sa gestuelle, crée un Watanabe presque plus crédible que celui du roman. Subtile, raffinée, et puissante, Rinko Kikuchi fait la démonstration d'une remarquable palette. Sa Naoko est fragile et éparpillée, lointaine et sensuelle, tendre puis agitée. Le spectateur devient conscient du gouffre qui la guette alors que, comme intoxiquée de sa propre énergie, elle confie à Watanabe ses incapacités sexuelles les plus intimes avec Kizuki en faisant de longs allers-retours à toute allure dans un immense champ de verdure, durant l'un des plus longs travellings de l'histoire du cinéma. Le génie d'Anh Hung Tran est ici d'avoir capturé cet instant de trop grande énergie où l'esprit commence à se déglisser, tel un vaisseau d'or prêt à «sombrier dans l'abîme du rêve».

Les magnifiques images de Mark Lee Ping Bin, soutenues par les bruits de vent, de pluie, de vagues et même de la neige qui tombe, se mêlent à l'impeccable trame sonore de Johnny Greenwood, lequel y a mêlé des mélodies parfois rythmées, parfois lancinantes, toujours justes. Ajoutons que les scènes d'amour, déclinées dans de surprenants clairs-obscur bleus ou verts, forment un contrepoint raffiné à l'insoutenable mélancolie qui se dégage de la relation entre Watanabe et Naoko. Malgré sa splendeur, on pourrait reprocher au film d'être juste un peu trop long. Mais juste un peu. Histoire de rester critique... Un poème de Borges, écrit à la fin de sa vie, disait : «Des instants. C'est de cela que la vie est faite. Des instants seulement. Ne manquez pas le moment présent». Ne manquez pas l'instant. Et ne manquez pas le film.

■ NORWEGIAN WOOD / NORUWEI NO MORI | Japon 2010 — Durée : 133 minutes — Réal. : Anh Hung Tran — Scén. : Anh Hung Tran, d'après le roman de Haruki Murakami — Images : Ping Bin Lee — Mont. : Mario Battistel — Mus. : Jonny Greenwood — Son : Tomoharu Urata — Dir. art. : Norifumi Ataka, Tran Nu Yên-Khê (as Yen Khe Luguern) — Cost. : Tran Nu Yên-Khê (Yen Khe Luguern) — Int. : Ken'ichi Matsuyama (Toru Watanabe), Rinko Kikuchi (Naoko), Kiko Mizuhara (Midori), Reika Kirishima (Reiko Ishida), Kengo Kôra (Kizuki), Tetsuji Tamayama (Nagasawa), Eriko Hatsune (Hatsumi), Tokio Emoto (le facho), Takao Handa, Haruomi Hosono, Yukihiko Takahashi, Shigesato Itoi — Prod. : Shinji Ogawa — Dist. : Métropole.



Une relation d'où se dégage une insoutenable mélancolie